

L'OMBRE DE PESADILLA

Ludwig Louton

Éditions ThoT

*Je tiens à remercier les lecteurs qui dévorent mes récits
et me donnent le plaisir d'écrire jusqu'au mot fin.*

*Je tiens à remercier plus particulièrement mon ami et collègue Elric Kahn qui,
par deux fois sur ce roman, m'a trouvé une solution alors que
je me trouvais dans l'impasse.*



PARIS

FRANCE

PLINTHE

ORGANE

BORDEAUX

PORTO

ESPAGNE

BARCELONE

PORTUGAL

MADRID

SUBDAVIE

PROLOGUE

La Subdavie est un pays voisin de la France et de l'Espagne d'une superficie de 308 940 km² et comptant 32,8 millions d'habitants. Pour les plus curieux d'entre vous, je vous invite à lire ce petit condensé sur l'histoire de la civilisation Subdave. Pour les moins curieux, l'extraordinaire histoire de Pesadilla vous attend déjà, avec en annexe, la définition des sigles employés par la police.

En l'an 58 av. Jésus-Christ, le territoire de Subdavie est conquis par l'Empire romain qui s'étend depuis la Gaule à travers les forêts, remportant des séries de victoires faciles sur les tribus désunies subdaves.

Au milieu du v^e siècle, Attila décide d'envahir la Gaule. L'Empire romain s'allie alors à de nombreux guerriers barbares subdaves pour l'aider à vaincre l'envahisseur, mais il apparaît alors faible face aux tribus. Les deux rois des territoires Subdaves fédérés finissent par agir indépendamment de l'Empire. En 482, les querelles entre les Nord-Subdaves, les Sud-Subdaves et les Wisigoths affaiblissent les trois royaumes qui ne peuvent empêcher l'incursion des Francs. En 512, toute la Subdavie est annexée au royaume de Clovis.

En 843, l'empire Carolingien est divisé entre les quatre fils de Louis-le-Pieux : Lothaire, Charles-le-Chauve, Louis-le-Germanique et Eudes-le-Petit. C'est ce dernier qui héritera du territoire subdave malgré son jeune âge et qui doit affronter dans les années 850 les raids vikings. Le peuple affaibli ne croit plus en son souverain et dans les régions reculées, la langue subdave reprend le dessus pour s'éloigner du français des nobles.

En 877, à la mort de son frère aîné, Eudes-le-Petit crée une alliance avec les souverains chrétiens d'une Espagne en pleine reconquête religieuse, afin d'acquérir son indépendance vis-à-vis des Francs. La Subdavie Unifiée naît. Eudes-le-Petit renoue avec le peuple. Son fils, Pépin-le-Modeste, lui succède à sa mort en 889. Le nouveau roi instaure une manière de gouverner et de communiquer avec le peuple très en avance sur son époque et assure ainsi une paix particulièrement stable au sein du royaume pendant près de mille ans.

En 1808, Napoléon Bonaparte attaque audacieusement les frontières de l'Espagne et de la Subdavie simultanément. Bien que particulièrement affaibli par une guerre de six ans, Bonaparte élargit son empire sur le territoire Subdave.

En 1813, le peuple Subdave se retourne contre l'Empire. Ce dernier, décimé par le conflit avec la Russie se rend le 25 septembre 1813. Ce jour devient celui de la fête nationale et voit se créer le drapeau violet-blanc-violet que l'on a tous vu agité dans les stades. Dès lors, le peuple élit un nouveau souverain qui sera appelé Prince et non plus Roi. Ce dernier perd une partie de son pouvoir, car le peuple met en place une assemblée citoyenne pour écrire et voter les lois.

En 1915, la Subdavie s'engage tardivement aux côtés de la France lors de la Première Guerre mondiale, mais apporte un soutien décisif.

Durant la Seconde Guerre mondiale, la Subdavie sert de refuge aux déportés. Le pays est bombardé par les Allemands alors qu'il accueille sur ses côtes, bateaux et avions Alliés. Le prince Francis II meurt dans le pilonnage du palais en 1943.

Les Américains décident de contourner la Subdavie plutôt que de la traverser pour rejoindre les côtes anglaises et surprendre les Allemands, persuadés de voir arriver les Alliés depuis les côtes subdaves par la mer Scindée.

En 1947, les citoyens organisent un référendum sur le retour ou non d'un prince à la tête du Pays. Le prince Sébastien I^{er} est élu à 72 % des voix, illustrant l'unité d'opinion des Subdaves. Il est aujourd'hui toujours en place.

En 1960, la Subdavie fait son entrée au sein de la CEE et en 1999, les Subdaves votent le passage à l'Euro avec 69,9 % des voix.

Aujourd'hui, la Subdavie est réputée pour son détachement de la religion ; 58 % des Subdaves se disent athées. On connaît également l'implication exemplaire des citoyens dans les gestes écologiques de la vie quotidienne. Ils sont les plus friands en Europe des nouvelles technologies propres et des maisons aux concepts HQE. Les surfeurs y trouvent quant à eux les meilleurs spots sur la côte Atlantique.

Hélas, ses deux plus grosses villes, Plinthe et Organe sont pointées du doigt par les autres pays membres de l'Europe. Ces villes sont aujourd'hui les plates-formes principales du trafic d'armes et de drogue en provenance d'Amérique du Sud. Malgré de nombreux raids de la police sur tout le territoire avec des moyens modernes et des procédures simplifiées, les commerces illégaux continuent à prospérer dans les quartiers malfamés...

Pour des facilités de lecture, la majorité des noms subdaves a été traduite et un petit mémo sur le fonctionnement de la police a été glissé à la fin du roman.

Notre histoire commence aux abords de Plinthe, la capitale de la Subdavie, plus exactement à Saint-Vincent (Lubæk-Vásent en Subdave) près des barres d'immeubles où la population est majoritairement immigrée.

LE SAUT

Je m'appelle Pilar Almagro. J'ai horreur de ce prénom. L'Espagne regorge de prénoms en A, mais ma mère trouvait ça exotique. Sérieux, un prénom qui finit en « Ar », ça ne fait pas vraiment féminin. Et puis j'ai eu droit à divers jeux de mots complètement nazes, voire même obscènes et pas toujours logiques. Pilar... on croirait le nom qu'on donne à du vomit. Quand j'étais petite, je détestais ce prénom. Je voulais qu'on m'appelle Amandine. Aujourd'hui, je suis habituée, il ne me fait ni chaud ni froid ce prénom, il a juste l'avantage d'être peu courant.

*Vendredi 3 octobre 2008 – 18 h 16
Cité du Hautmont, St-Vincent*

— Tu as vraiment un beau prénom, me murmure Nicolas à l'oreille.
Son souffle chaud sur mon lobe me met mal à l'aise.

— Ouais, c'est ça ! soupiré-je. Je n'en connais pas de pire. Arrête de me jouer du violon.

— Tu aurais pu t'appeler Ghislaine ou Germaine... Gertrude ou pire, Gilberte.

Sur ce coup, là il n'a pas tort, ça fait un sacré nombre de prénoms en G bien vieillots.

Nous sommes assis sur un muret, au bord de la route nationale six. Je suis dos contre lui. Les garçons apprécient d'avoir une fille de quarante kilos sur les genoux. Je ne suis pas bien grosse et encore moins grande. Mais ma poitrine n'est malheureusement pas aussi menue que mon corps. Nicolas a calé le bras dessous et il m'embrasse sur la nuque.

— Quand est-ce qu'on fait l'amour ?

— Quand je le déciderai, réponds-je sèchement.

— Tu es une vraie torture pour un homme. Accepterais-tu de me donner un aperçu en gage de mon attente ?

— Si tu veux une pipe, c'est non.

— Montre-moi juste tes seins.

— Si tu es sage, peut-être, minaudé-je.

— Et si on le faisait là ? On se cache un peu derrière la haie...

— Non, non, non, tu attendras pour ça.

— Ne fais pas ta sainte-nitouche.

— Mais non, je ne veux pas ! dis-je en riant à moitié.

— Va, soupire-t-il. De toute façon, je te quitte.

Il se lève brutalement. Je reste scotchée sans savoir quoi dire, les yeux en soucoupes.

— Ben quoi ? fait-il avec une tête d'abruti.

Il s'éloigne et me laisse seule. Je hurle :

— Enculé !

Je le vois lever la main pour me faire un doigt d'honneur par-dessus son épaule.

Je le croyais romantique, je le croyais patient. Il a juste été meilleur menteur que les autres. Je commençais à y croire et mes espoirs se brisent comme une pyramide de coupes à champagne. Le vent vient agacer mon nombril. Je rabaisse mon débardeur puis ferme mon blouson en cuir.

Les larmes commencent à baigner mes yeux. Une envie de me jeter sous les roues d'une voiture avant qu'il ne soit parti trop loin me saisit aux tripes. Une envie forte. Une envie de me venger de lui, une envie de lui faire regretter de m'avoir confondue avec une pute... ou plutôt une salope, car la pute, on la paie. Je le fais ? À trois !

Un...

Deux...

« Tudulut ! tudulut ! »

Réflexe conditionné : je sors mon portable de ma poche de jean. Un message de Carine :

« Tu vas être en retard. »

Je soupire et je me rapproche de l'arrêt de bus. Sauvée par le téléphone. Quelqu'un là-haut ne veut pas que je meure. Un ado assis sur le banc pose son regard sur ma poitrine. Je le fixe droit dans les yeux avec fureur puis il dévie ses yeux. Connard de mec. Tout ce qu'ils veulent c'est une paire de seins. Tout ce qui les fait fantasmer, c'est la branlette espagnole ; malheureusement pour moi j'ai ce qu'il faut et ça les attire comme des mouches. Depuis que j'ai neuf ans, les garçons veulent les voir.

Petite, ça me faisait rire, j'étais la seule et pour mes amoureux, on se voyait en cachette et j'exigeais donnant-donnant. Puis j'ai découvert le collègue, les

garçons qui ne parlent que de fesses et de nichons, je suis devenue un sujet de discussion, un truc qu'on mate, une fille à qui on dit que mettre des vêtements plus ouverts, ça irait bien. Mais j'étais loin d'être idiote.

Au lycée, j'ai changé. Les gars de terminale me paraissaient matures, je voulais leur plaire et j'ai commencé à m'habiller dans le vent. Mais coucher avec moi, c'était juste pour m'essayer. Après trois aventures, j'ai compris que ce n'était pas pour moi qu'ils me demandaient de sortir. Et à partir de ce jour, je me suis donnée un délai pour les faire languir, pour connaître leurs véritables intentions... Nico a été le dernier et il n'a pas tenu les trois semaines. Lui, ses intentions étaient claires et malheureusement, mes précautions ne m'ont pas empêchée de tomber amoureuse... comme une conne.

Une fille plate s'assoit à l'arrêt de bus et son copain enlace ses épaules. Il est beau et en plus, il ne l'a pas choisie pour ses seins. Non, il la juge sur autre chose, sur ce qu'elle est.

Ils s'embrassent et j'ai envie de hurler, d'écraser mon poing sur la vitre. Elle l'aime, il l'aime ; leurs regards, leurs baisers, ça n'a rien de comparable avec ce qu'on m'a donné. J'ai la rage au ventre, j'ai le cœur fendu.

Le bus me dépose au KGB, le King Glouton Burger. J'entre par la porte de derrière pour tourner immédiatement dans le vestiaire. J'y enfle mon uniforme, j'attache mes cheveux bruns qui ont tendance à me faire ressembler à un palmier puis je coiffe la casquette. Le petit miroir que j'ai collé dans mon casier me renvoie mon visage, mes yeux noirs, mon petit nez, mes grandes boucles dorées pendues aux oreilles. Une fois sur deux je me trouve jolie dans un miroir... mais juste de visage. J'ai une peau dorée que je tiens de mon père Espagnol.

Je serais jolie si j'avais un peu de fesses. Mais je n'ai rien d'autre que mes seins trop lourds pour mon mètre quarante-huit.

J'arrive derrière le comptoir. Ça respire la friture et le hamburger. Mes collègues me saluent. Il y a Wamina la Black et Carine qui me sourit. Elle, elle est si belle de visage. Elle n'a pas de seins et trop de fesses. Je crois qu'on échangerait un peu toutes les deux si on pouvait. Elle est douce et gentille. Elle tomberait amoureuse de moi, je lui dirais oui immédiatement. Je crois que j'aimerais bien qu'une fille m'aborde, juste pour essayer. Ça ne pourrait qu'être mille fois mieux qu'avec un mec.

— Tiens ? Tu dépasses du comptoir ? Ils t'ont installé un escabeau ?

Je sors de ma rêverie et me tourne vers mon premier client... Nicolas. Je réplique sèchement :

— Bonsoir. Sur place ou à emporter ?

— Sur place, répond-il avec un sourire débile.

— Je vous écoute.

— Je vais prendre, le menu Carcajou Maxi avec un cola et une grande frite.

Je remplis le gobelet au distributeur et je lui jette à la figure. Nicolas se retrouve trempé et tout le monde le regarde.

Il se tourne vers un jeune boutonneux maigrichon.

— Quoi ? T'as un problème ?

— Non, non pas du tout.

— Si t'as un problème !

Et il lui colle une droite.

— Putain Nico arrête ! hurlé-je.

Mickaël surgit des cuisines et tente de maîtriser mon ex. Nicolas lui colle un coup de tête. Mickaël le ceinture et le sort du restaurant.

— Je vais porter plainte ! hurle Nicolas.

— Ouais c'est ça ! lance Mickaël avec sa belle voix de Black.

Mickaël est beau, musclé, gentil, bref, l'homme idéal, mais il ne sort qu'avec des noires aux longues jambes. Et même s'il a eu une blonde une fois à son bras, une petite hispanique d'un mètre quarante-huit, ça ne l'intéressera jamais.

Quant à Nicolas, comment j'ai pu sortir avec ça ? Mon cas est désespéré...

Je me tourne vers le garçon maigrichon. Je me sens coupable.

— Je suis désolée.

— Ce... ce n'est pas votre faute.

— Vous allez bien ?

— Oui.

Il me sourit.

— Je vais prendre votre commande.

Il regarde les panneaux en rajustant ses lunettes et me passe sa commande.

— C'est moi qui offre, annoncé-je.

— Mais il ne faut pas.

— Si, c'est ma faute. De toute façon, vous n'avez pas le choix, prenez.

Il sort avec son plateau. Carine me jette un regard de reproche. Ce n'est pas pour le fait que je vais mettre de ma poche dans la caisse, mais parce que je prends la responsabilité de l'incident.

La soirée passe. Les clients sont de moins en moins nombreux. Je me faufile

entre les tables et j'essuie avant de revenir une ultime fois au comptoir. Un grand mec avec une casquette s'approche, ses épaules tanguant bizarrement à gauche et à droite.

— Eh ! Putain ! Votre burger il est froid !

— Je vais vous en donner un autre.

— Et en plus, ne t'excuse pas ! s'énervé-t-il.

— Excusez-moi. Je suis fatiguée, j'ai oublié.

— Hey, mais j'en ai rien à foutre que tu sois fatiguée ou que tu aies tes règles. Tu me files de la bouffe froide ! C'est quoi ça ?

— Écoutez, je m'excuse, ce n'est pas moi qui prépare les burgers.

— Rien à battre de tes excuses.

— Faudrait savoir, grommelé-je.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Je me retourne pour lui prendre un autre burger et il s'enflamme :

— Hey ! Retourne-toi quand j'te parle ! Ça ne te ferait rien de le dire en face !

J'obéis en posant le burger et je baisse les yeux, lassée.

— Regarde-moi quand j'te parle.

Je lève les yeux et il me crache à la figure.

— Maintenant, va me chercher un autre burger.

Trop, c'est trop. Je lui montre mon majeur et articule :

— Va te faire foutre.

Je m'essuie le visage avec une serviette en papier. Il prépare un autre molard qu'il dévoile entre les lèvres. J'esquive juste à temps, et par chance, son crachat. Mickaël le voit. Il l'interpelle en marchant à grands pas vers nous :

— Oh !

— Hey mec ! La p'tite pute elle ne veut pas me filer un autre burger.

Je saisis celui que j'avais posé sur le comptoir et lui lance dans la gueule.

— Eh ben tiens, bouffe-le avant qu'il soit froid connard ! !

Bizarrement, il ne réagit pas et retourne à sa place avec son burger. Quand y a un Black musclé à côté, comme par hasard, on se calme. La tension retombe et les larmes me montent aux yeux. Je les retiens comme je peux et Mickaël me dit :

— Rentre, je vais badger pour toi. Je crois que tu l'as mérité.

Je traverse les cuisines vers le vestiaire et je fonds en larmes devant mon casier. Trop de choses ce soir... trop de choses m'ont crevé le cœur et mis les nerfs à vif.

Je sors du KGB avant tout le monde. Je marche, les joues ruisselantes.

À vrai dire, les lumières des réverbères sont brouillées, les phares des voitures sont flous. Je n'ai même pas envie de prendre le bus quasiment vide dans lequel j'ai toujours peur de me faire agresser. Et si je me retrouvais avec le bouffon cracheur ?

Je n'ai pas envie de monter les dix étages jusqu'à mon appartement dont l'ascenseur est en panne. M'allonger sur mon lit me ferait du bien, mais je ne sais pas si j'en ai envie. Il n'y a rien dans ma vie. Une taxe d'habitation qui m'attend sur ma table et que je vais payer en retard si je continue à l'oublier. Vie de merde. J'en ai marre ! Juste ici pour bosser dans un *fast-food* et payer des taxes, sans véritables amis sincères, sans amour, une vie qui mène nulle part. J'en ai marre ! À prénom de merde, vie de merde. J'en ai vraiment trop marre ! Je suis à bout, je n'ai plus de force, je ne sais plus quoi faire ! Marre, marre, marre !

Un camion arrive au loin sur la rocade qui passe sous la nationale. Ses phares brillent comme s'ils me faisaient un signe. Pas question d'attendre qu'il soit passé ! Je réponds au signal !

Je saute sur le muret et je m'élançe, les bras écartés.

Mon pied se prend dans la petite balustrade métallique, je fais un soleil et je vois le ciel sans étoile pendant ma chute. Nous sommes à une demi-seconde de l'impact.